



Athena getting to write

## ATHENA

[Athena](#)  
[Athena e-texts](#)

---

## VERLAINE

# ROMANCES SANS PAROLES

## ARIETTES OUBLIEES

### I

Le vent dans la plaine  
Suspend son haleine.  
(Favart)

C'est l'extase langoureuse,  
C'est la fatigue amoureuse,  
C'est tous les frissons des bois  
Parmi l'étreinte des brises,  
C'est, vers les ramures grises,  
Le chœur des petites voix.

O le frêle et frais murmure!  
Cela gazouille et susurre,  
Cela ressemble au cri doux  
Que l'herbe agitée expire...  
Tu dirais, sous l'eau qui vire,  
Le roulis sourd des cailloux.

Cette âme qui se lamente  
En cette plainte dormante  
C'est la nôtre, n'est-ce pas?  
La mienne, dis, et la tienne,  
Dont s'exhale l'humble antienne  
Par ce tiède soir, tout bas?

## II

Je devine, à travers un murmure,  
Le contour subtil des voix anciennes  
Et dans les lueurs musiciennes,  
Amour pâle, une aurore future!  
Et mon âme et mon coeur en délires  
Ne sont plus qu'une espèce d'oeil double  
Où tremblote à travers un jour trouble  
L'ariette, hélas! de toutes lyres!

O mourir de cette mort seulette  
Que s'en vont, - cher amour qui t'épeures,  
Balançant jeunes et vieilles heures!  
O mourir de cette escarpolette!

## III

Il pleut doucement sur la ville  
(Arthur Rimbaud)

Il pleure dans mon coeur  
Comme il pleut sur la ville;  
Quelle est cette langueur  
Qui pénètre mon coeur?

O bruit doux de la pluie  
Par terre et sur les toits!  
Pour un coeur qui s'ennuie  
O le chant de la pluie!

Il pleure sans raison  
Dans ce coeur qui s'écoeure  
Quoi! nulle trahison?...  
Ce deuil est sans raison.

C'est bien la pire peine  
De ne savoir pourquoi  
Sans amour et sans haine  
Mon coeur a tant de peine!

## IV

De la douceur, de la douceur, de la douceur.  
(Inconnu)

Il faut, voyez-vous, nous pardonner les choses:  
De cette façon nous serons bien heureuses  
Et si notre vie a des instants moroses

Du moins nous serons, n'est-ce pas? deux pleureuses.

O que nous mêlions, âmes soeurs que nous sommes,  
A nos voeux confus la douceur puérite  
De cheminer loin des femmes et des hommes,  
Dans le frais oubli de ce qui nous exile!

Soyons deux enfants, soyons deux jeunes filles  
Eprises de rien et de tout étonnées  
Qui s'en vont pâlir sous les chastes charmillles  
Sans même savoir qu'elles sont pardonnées.

## V

Son joyeux, importun, d'un clavecin sonore.  
(Petrus Borel)

Le piano que baise une main frêle  
Luit dans le soir rose et gris vaguement,  
Tandis qu'avec un très léger bruit d'aile  
Un air bien vieux, bien faible et bien charmant  
Rôde discret, épeuré quasiment,  
Par le boudoir longtemps parfumé d'Elle.  
Qu'est-ce que c'est que ce berceau soudain  
Qui lentement dorlote mon pauvre être?  
Que voudrais-tu de moi, doux Chant badin?  
Qu'as-tu voulu, fin refrain incertain  
Qui vas tantôt mourir vers la fenêtre  
Ouverte un peu sur le petit jardin?

## VI

C'est le chien de Jean de Nivelles  
Qui mord sous l'oeil même du Guet !  
Le chat de la mère Michel,  
François-les-bas-bleus s'en égaie.

La Lune à l'écrivain public  
Dispense sa lumière obscure  
Où Médor avec Angélique  
Verdissent sur le pauvre mur.

Et voici venir La Ramée  
Sacrant, en bon soldat du Roy  
Sous son habit blanc mal famé  
Son coeur ne se tient pas de joie:

Car la Boulangère... - Elle? - Oui dam!  
Bernant Lustucru son vieil homme  
A tantôt couronné sa flamme...  
Enfants, *Dominus vobiscum!*

Place! En sa longue robe bleue  
Toute en satin qui fait frou-frou,  
C'est une impure palsambleu!  
Dans sa chaise qu'il faut qu'on loue,

Fût-on philosophe ou grigou,  
Car tant d'or s'y relève en bosse  
Que ce luxe insolent bafoue  
Tout le papier de Monsieur Los!

Arrière robin crotté! place,  
Petit courtaud, petit abbé,  
Petit poète jamais las  
De la rime non attrapée!...

Voici que la nuit vraie arrive...  
Cependant jamais fatigué  
D'être inattentif et naïf  
François-les-bas-bleus s'en égaie.

## VII

O triste, triste était mon âme  
A cause, à cause d'une femme

Je ne me suis pas consolé  
Bien que mon coeur s'en soit allé,

Bien que mon coeur, bien que mon âme  
Eussent fui loin de cette femme.

Je ne me suis pas consolé,  
Bien que mon coeur s'en soit allé.

Et mon coeur, mon coeur trop sensible  
Dit à mon âme: Est-il possible,

Est-il possible, - le fût-il -  
Ce fier exil, ce triste exil?

Mon âme dit à mon coeur: Sais-je  
Moi-même que nous veut ce piège

D'être présents bien qu'exilés,  
Encore que loin en allés?

## VIII

Dans l'interminable

Ennui de la plaine  
La neige incertaine  
Luit comme du sable.

Le ciel est de cuivre  
Sans lueur aucune  
On croirait voir vivre  
Et mourir la lune.

Comme des nuées  
Flottent gris les chênes  
Des forêts prochaines  
Parmi les buées.

Le ciel est de cuivre  
Sans lueur aucune.  
On croirait voir vivre  
Et mourir la lune.

Corneille poussive  
Et vous, les loups maigres,  
Par ces bises aigres  
Quoi donc vous arrive?

Dans l'interminable  
Ennui de la plaine  
La neige incertaine  
Luit comme du sable.

## IX

Le rossignol qui du haut d'une branche se regarde dedans, croit être tombé dans la rivière.  
Il est au sommet d'un chêne et toutefois il a peur de se noyer.  
(Cyrano de Bergerac)

L'ombre des arbres dans la rivière embrumée  
Meurt comme de la fumée  
Tandis qu'en l'air, parmi les ramures réelles,  
Se plaignent les tourterelles.

Combien, ô voyageur, ce paysage blême  
Te mira blême toi-même,  
Et que tristes pleuraient dans les hautes feuillées  
Tes espérances noyées!

Mai, juin 72.

## PAYSAGES BELGES

"Conquestes du Roy"  
(Vieilles Estampes)

## **WALCOURT**

Briques et tuiles  
O les charmants  
Petits asiles  
Pour les amants!

Houblons et vignes,  
Feuilles et fleurs,  
Tentes insignes  
Des francs buveurs!

Guinguettes claires,  
Bières, clameurs,  
Servantes chères  
A tous fumeurs!

Gares prochaines,  
Gais chemins grands...  
Quelles aubaines,  
Bons juifs-errants!

Juillet 72.

## **CHARLEROI**

Dans l'herbe noire  
Les Kobolds vont.  
Le vent profond  
Pleure, on veut croire.

Quoi donc se sent?  
L'avoine siffle.  
Un buisson gifle  
L'oeil au passant.

Plutôt des bouges  
Que des maisons.  
Quels horizons  
De forges rouges!

On sent donc quoi?  
Des gares tonnent,  
Les yeux s'étonnent,  
Où Charleroi?

Parfums sinistres!  
Qu'est-ce que c'est?  
Quoi bruissait

Comme des sistres?

Sites brutaux!  
Oh! votre haleine,  
Sueur humaine  
Cris des métaux!

Dans l'herbe noire  
Les Kobolds vont.  
Le vent profond  
Pleure, on veut croire.

## **BRUXELLES**

### **Simple Fresques**

#### **I**

La fuite est verdâtre et rose  
Des collines et des rampes  
Dans un demi-jour de lampes  
Qui vient brouiller toute chose.

L'or, sur les humbles abîmes  
Tout doucement s'ensanglante.  
Des petits arbres sans cimes  
Où quelque oiseau faible chante.

Triste à peine tant s'effacent  
Ces apparences d'automne,  
Toutes mes langueurs rêvassent,  
Que berce l'air monotone.

#### **II**

L'allée est sans fin  
Sous le ciel, divin  
D'être pâle ainsi:  
Sais-tu qu'on serait  
Bien sous le secret  
De ces arbres-ci?

Des messieurs bien mis,  
Sans nul doute amis  
Des Royers-Collards,  
Vont vers le château:  
J'estimerai beau  
D'être ces vieillards.

Le château, tout blanc  
Avec, à son flanc,  
Le soleil couché,  
Les champs à l'entour:  
Oh! que notre amour  
N'est-il là niché!

Estaminet du Jeune Renard, août 72.

## **BRUXELLES**

### **Chevaux de bois**

Par saint Gille,  
Viens-nous-en,  
Mon agile  
Alezan!  
(V. Hugo)

Tournez, tournez, bons chevaux de bois,  
Tournez cent tours, tournez mille tours,  
Tournez souvent et tournez toujours  
Tournez, tournez au son des hautbois.

Le gros soldat, la plus grosse bonne  
Sont sur vos dos comme dans leur chambre,  
Car en ce jour au bois de la Cambre  
Les maîtres sont tous deux en personne.

Tournez, tournez, chevaux de leur coeur,  
Tandis qu'autour de tous vos tournois  
Clignote l'oeil du filou surnois  
Tournez au son du piston vainqueur.

C'est ravissant comme ça vous soûle  
D'aller ainsi dans ce cirque bête:  
Bien dans le ventre et mal dans la tête,  
Du mal en masse et du bien en foule.

Tournez, tournez sans qu'il soit besoin  
D'user jamais de nuls éperons  
Pour commander à vos galops ronds,  
Tournez, tournez, sans espoir de foin

Et dépêchez, chevaux de leur âme:  
Déjà voici que la nuit qui tombe  
Va réunir pigeon et colombe  
Loin de la foire et loin de madame.

Tournez, tournez! le ciel en velours  
D'astres en or se vêt lentement.  
Voici partir l'amante et l'amant.



Tournez au son joyeux des tambours!

Champ de foire de Saint-Gilles, août 72.

### **MALINES**

Vers les prés le vent cherche noise  
Aux girouettes, détail fin  
Du château de quelque échevin,  
Rouge de brique et bleu d'ardoise,  
Vers les prés clairs, les prés sans fin...

Comme les arbres des féeries,  
Des frênes, vagues frondaisons,  
Echelonnet mille horizons  
A ce Sahara de prairies,  
Trèfle, luzerne et blancs gazons.

Les wagons filent en silence  
Parmi ces sites apaisés.  
Dormez, les vaches! Reposez,  
Doux taureaux de la plaine immense,  
Sous vos cieux à peine irisés!

Le train glisse sans un murmure,  
Chaque wagon est un salon  
Où l'on cause bas et d'où l'on  
Aime à loisir cette nature  
Faites à souhait pour Fénélon.

Août 72

### **BIRDS IN THE NIGHT**

Vous n'avez pas eu toute patience:  
Cela se comprend par malheur, de reste  
Vous êtes si jeune! Et l'insouciance,  
C'est le lot amer de l'âge céleste!

Vous n'avez pas eu toute la douceur.  
Cela par malheur d'ailleurs se comprend;  
Vous êtes si jeune, ô ma froide soeur,  
Que votre coeur doit être indifférent!

Aussi, me voici plein de pardons chastes,  
Non, certes! joyeux, mais très calme en somme  
Bien que je déplore en ces mois néfastes  
D'être, grâce à vous, le moins heureux homme.

Et vous voyez bien que j'avais raison  
Quand je vous disais, dans mes moments noirs,

Que vos yeux, foyers de mes vieux espoirs,  
Ne couvaient plus rien que la trahison.

Vous juriez alors que c'était mensonge  
Et votre regard qui mentait lui-même  
Flambait comme un feu mourant qu'on prolonge,  
Et de votre voix vous disiez: "Je t'aime!"

Hélas! on se prend toujours au désir  
Qu'on a d'être heureux malgré la saison...  
Mais ce fut un jour plein d'amer plaisir  
Quand je m'aperçus que j'avais raison!

Aussi bien pourquoi me mettrais-je à geindre?  
Vous ne m'aimiez pas, l'affaire est conclue,  
Et, ne voulant pas qu'on ose me plaindre,  
Je souffrirai d'une âme résolue.

Oui! je souffrirai, car je vous aimais!  
Mais je souffrirai comme un bon soldat  
Blessé qui s'en va dormir à jamais  
Plein d'amour pour quelque pays ingrat.

Vous qui fûtes ma Belle, ma Chérie,  
Encor que de vous vienne ma souffrance,  
N'êtes-vous donc pas toujours ma Patrie,  
Aussi jeune, aussi folle que la France?

Or, je ne veux pas - le puis-je d'abord? -  
Plonger dans ceci mes regards mouillés.  
Pourtant mon amour que vous croyez mort  
A peut-être enfin les yeux dessillés.

Mon amour qui n'est plus que souvenance,  
Quoique sous vos coups il saigne et qu'il pleure  
Encore et qu'il doive, à ce que je pense,  
Souffrir longtemps jusqu'à ce qu'il en meure,

Peut-être a raison de croire entrevoir  
En vous un remords (qui n'est pas banal)  
Et d'entendre dire, en son désespoir,  
A votre mémoire. "Ah! fi! que c'est mal!"

Je vous vois encor. J'entr'ouvris la porte.  
Vous étiez au lit comme fatiguée.  
Mais, ô corps léger que l'amour emporte,  
Vous bondîtes nue, éplorée et gaie.

O quels baisers, quels enlacements fous!  
J'en riais moi-même à travers mes pleurs.  
Certes, ces instants seront, entre tous  
Mes plus tristes, mais aussi mes meilleurs.

Je ne veux revoir de votre sourire  
Et de vos bons yeux en cette occurrence  
Et de vous enfin, qu'il faudrait maudire,  
Et du piège exquis, rien que l'apparence.

Je vous vois encore! En robe d'été  
Blanche et jaune avec des fleurs de rideaux.  
Mais vous n'aviez plus l'humide gaîté  
Du plus délirant de tous nos tantôts.

La petite épouse et la fille aînée  
Était reparue avec la toilette  
Et c'était déjà notre destinée  
Qui me regardait sous votre voilette.

Soyez pardonnée! Et c'est pour cela  
Que je garde, hélas! avec quelque orgueil,  
En mon souvenir, qui vous cajola,  
L'éclair de côté que coulait votre oeil.

Par instants je suis le Pauvre Navire  
Qui court démâté parmi la tempête  
Et, ne voyant pas Notre-Dame luire,  
Pour l'engouffrement en priant s'apprête.

Par instants je meurs la mort du Pécheur  
Qui se sait damné s'il n'est confessé  
Et, perdant l'espoir de nul confesseur,  
Se tord dans l'Enfer, qu'il a devancé.

O mais! par instants, j'ai l'extase rouge  
Du premier chrétien sous la dent rapace,  
Qui rit à Jésus témoin, sans que bouge  
Un poil de sa chair, un nerf de sa face!

Bruxelles. Londres, septembre - octobre 72

## AQUARELLES

### GREEN

Voici des fruits, des fleurs, des feuilles et des branches  
Et puis voici mon cœur qui ne bat que pour vous.  
Ne le déchirez pas avec vos deux mains blanches  
Et qu'à vos yeux si beaux l'humble présent soit doux.

J'arrive tout couvert encore de rosée  
Que le vent du matin vient glacer à mon front.  
Souffrez que ma fatigue à vos pieds reposée

Rêve des chers instants qui la délasseront.

Sur votre jeune sein laissez rouler ma tête  
Toute sonore encor de vos derniers baisers  
Laissez-la s'apaiser de la bonne tempête  
Et que je dorme un peu puisque vous reposez.

## **SPLEEN**

Les roses étaient toutes rouges  
Et les lierres étaient tout noirs.

Chère, pour peu que tu te bouges  
Renaissent tous mes désespoirs.

Le ciel était trop bleu, trop tendre,  
La mer trop verte et l'air trop doux.

Je crains toujours, - ce qu'est d'attendre! -  
Quelque fuite atroce de vous.

Du houx à la feuille vernie  
Et du luisant buis je suis las,

Et de la campagne infinie  
Et de tout, fors de vous, hélas!

## **STREETS**

### **I**

Dansons la gigue!

J'aimais surtout ses jolis yeux  
Plus clairs que l'étoile des cieux,  
J'aimais ses yeux malicieux.

Dansons la gigue!

Elle avait des façons vraiment  
De désoler un pauvre amant,  
Que c'en était vraiment charmant!

Dansons la gigue!

Mais je trouve encore meilleur  
Le baiser de sa bouche en fleur  
Depuis qu'elle est morte à mon coeur.

Dansons la gigue!

Je me souviens, je me souviens  
Des heures et des entretiens,  
Et c'est le meilleur de mes biens.

Dansons la gigue!

Soho

## II

O la rivière dans la rue!  
Fantastiquement apparue  
Derrière un mur haut de cinq pieds,  
Elle roule sans un murmure  
Son onde opaque et pourtant pure  
Par les faubourgs pacifiés.

La chaussée est très large, en sorte  
Que l'eau jaune comme une morte  
Dévale ample et sans nuls espoirs  
De rien refléter que la brume,  
Même alors que l'aurore allume  
Les cottages jaunes et noirs.

Paddington.

## CHILD WIFE

Vous n'avez rien compris à ma simplicité,  
Rien, ô ma pauvre enfant!  
Et c'est avec un front éventé, dépité,  
Que vous fuyez devant.

Vos yeux qui ne devaient refléter que douceur  
Pauvre cher bleu miroir  
Ont pris un ton de fiel, ô lamentable soeur,  
Qui nous fait mal à voir.

Et vous gesticulez avec vos petits bras  
Comme un héros méchant,  
En poussant d'aigres cris poitrinaires, hélas!  
Vous qui n'étiez que chant!

Car vous avez eu peur de l'orage et du coeur  
Qui grondait et sifflait,  
Et vous bêtâtes vers votre mère - ô douleur! -  
Comme un triste agnelet.

Et vous n'aurez pas su la lumière et l'honneur

D'un amour brave et fort,  
Joyeux dans le malheur, grave dans le bonheur,  
Jeune jusqu'à la mort!

Londres, 2 avril 1873

### **A POOR YOUNG SHEPHERD**

J'ai peur d'un baiser  
Comme d'une abeille.  
Je souffre et je veille  
Sans me reposer:  
J'ai peur d'un baiser!

Pourtant j'aime Kate  
Et ses yeux jolis.  
Elle est délicate,  
Aux longs traits pâlis.  
Oh! que j'aime Kate!

C'est Saint-Valentin!  
Je dois et je n'ose  
Lui dire au matin...  
La terrible chose  
Que Saint-Valentin!

Elle m'est promise,  
Fort heureusement!  
Mais quelle entreprise  
Que d'être un amant  
Près d'une promesse!

J'ai peur d'un baiser  
Comme d'une abeille.  
Je souffre et je veille  
Sans me reposer:  
J'ai peur d'un baiser

### **BEAMS**

Elle voulut aller sur les flots de la mer,  
Et comme un vent bénin soufflait une embellie,  
Nous nous prêtâmes tous à sa belle folie,  
Et nous voilà marchant par le chemin amer.

Le soleil luisait haut dans le ciel calme et lisse,  
Et dans ses cheveux blonds c'étaient des rayons d'or,  
Si bien que nous suivions son pas plus calme encor  
Que le déroulement des vagues, ô délice!

Des oiseaux blancs volaient alentour mollement  
Et des voiles au loin s'inclinaient toutes blanches.  
Parfois de grands varechs filaient en longues branches,  
Nos pieds glissaient d'un pur et large mouvement.

Elle se retourna, doucement inquiète  
De ne nous croire pas pleinement rassurés,  
Mais nous voyant joyeux d'être ses préférés,  
Elle reprit sa route et portait haut la tête.

Douvres-Ostende, à bord de la "Comtesse-de-Flandre"  
4 avril 1873

---

ATHENA: "<https://athena.unige.ch/>"

If you use this text, please contribute by sending comments and corrections; they are welcome and useful for all.  
Si vous utilisez ce texte, apportez votre contribution en envoyant vos commentaires et corrections; ils sont bienvenus  
et utiles à tous.

---

*Copyright © ATHENA (1997, 2015, 2023) - Pierre Perroud. All Rights Reserved*  
Send comments on page to [pierre.perroud@unige.ch](mailto:pierre.perroud@unige.ch)